



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne

Anlsl 59 (2025), p. 95-114

Jean-Charles Ducène

Noms d'architectes et de maîtres maçons dans les inscriptions du Proche-Orient médiéval (xiiiie-xve siècle)

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

JEAN-CHARLES DUCÈNE*

Noms d'architectes et de maîtres maçons dans les inscriptions du Proche-Orient médiéval

(xiii^e-xv^e siècle)

♦ RÉSUMÉ

Les sources narratives arabes médiévales évoquent peu les bâtisseurs, mettant plus souvent en lumière le rôle des commanditaires, personnalités politiques et militaires de premier plan, désireux par ailleurs de proclamer leur notoriété par l'épigraphie. Celle-ci, cependant, livre aussi de plus en plus, à partir du XIII^e siècle, les noms de ceux qui avaient en charge sur le terrain l'érection du bâtiment. Il s'agit du délégué militaire local qui est investi de l'autorité pour mener à bien le projet, mais aussi de l'architecte (*muhandis*) qui conceptualise ce dernier, le dessine, voire dirige les travaux localement. Son nom, son *nasab*, parfois sa *nisba*, proclament son individualité. L'énonciation publique de la fonction dans l'épigraphie s'accompagne d'une prétention à la respectabilité par les titres « *ustād* » ou « *mu'allim* ».

Mots-clés: onomastique, architecte, Proche-Orient, époque mamelouke, épigraphie monumentale

* Jean-Charles Ducène, directeur d'études à l'EPHE-PSL, jean-charles.ducene@ephe.psl.eu

◆ ABSTRACT

Names of Architects and Master Masons in Inscriptions of the Medieval Near East (13th–15th Century)

Medieval Arabic narrative sources rarely mention the builders, preferring to emphasise the role of the patrons, leading political and military figures who also wished to proclaim their fame through epigraphy. From the 13th century onwards, however, epigraphy increasingly revealed the names of those responsible for the construction of the building from the ground. These included the local military delegate, who had the authority to carry out the project, and the architect (*muhandis*), who conceived, designed and even supervised the work on site. His name, his *nasab* and sometimes his *nisba* proclaim his individuality. The public announcement of the function in the inscriptions is accompanied by a claim to respectability through the titles “*ustād*” or “*mu'allim*”.

Keywords: onomastics, architect, Near East, Mamluk period, monumental epigraphy

◆ ملخص

أسماء المعماريين وعمال البناء الرئيسيين في نقوش الشرق الأدنى إبان العصور الوسطى (ق ١٣-١٥م)
 لا تذكر المصادر السردية العربية في العصور الوسطى عمال البناء إلا قليلاً، وغالباً ما يُسلط الضوء على دور الممولين والشخصيات السياسية والعسكرية البارزة التي كانت ترغب أيضاً في أن تروج لنفسها من خلال النقوش الكتابية. ومع ذلك، ومنذ القرن الثالث عشر وما بعد، كشفت تلك النقوش الكتابية بشكل متزايد عن أسماء المسؤولين عن تشييد المبني على أرض الواقع. وكان من بينهم، المندوب العسكري المحلي الذي كان مخولاً بتنفيذ المشروع، والمهندس المعماري الذي قام بتصور وتصميم وحتى الإشراف على العمل في الموقع. ويُعلن اسمه ونسبة وأحياناً نسبة عن شخصيته المترفة. ويرافق التعريف العلني بالوظيفة في النقوش الكتابية نوع من الاحترام من خلال ألقاب الأستاذ أو المعلم.

الكلمات المفتاحية: علم الأسماء، مهندس معماري، الشرق الأدنى، العصر المملوكي، نقوش كتابية أثرية

1. Introduction

Les sources narratives nous permettent souvent d'identifier et de connaître les noms des commanditaires des bâtiments ayyoubides et mamelouks du Proche-Orient; toutefois, ceux de leurs concepteurs et bâtisseurs restent souvent ignorés. Tant les chroniques que les sources épigraphiques portent peu d'intérêt à la visibilité et à la publicité de leur identité. Ainsi, Max Van Berchem écrivait déjà, à la fin du XIX^e siècle : « Quant à l'architecte proprement dit, il figure assez rarement dans les inscriptions¹. » Or le corpus épigraphique proche-oriental² du XIII^e au XV^e siècle présente une variabilité de cas que nous voudrions ici interroger en suivant une distribution géographique, depuis l'Est anatolien ayyoubide jusqu'à l'Égypte mamelouke. La différence dynastique n'est en aucun cas un frein, puisque les Ayyoubides s'installent au nord du Tigre (Āmid, Mayyāfariqīn, Ḥiṣn Kayfa) quasiment au moment où ils sont renversés dans la vallée du Nil par les Mamelouks. Toute proportion gardée, cette aire géographique et temporelle voit bien plus d'occurrences épigraphiques de noms de bâtisseurs qu'auparavant. Dès lors, comment interpréter ce phénomène ? Dans l'introduction de ce dossier, nous avons mis en lumière six fonctions potentielles de la « signature » (identification, authentification, auctorialité, valorisation du mécène, plus-value et reconnaissance de la créativité personnelle); celles des architectes entrent-elles dans une de ces catégories ?

2. Les titres et les fonctions

La construction d'un bâtiment public nécessitait la participation d'un certain nombre d'intervenants, depuis le commanditaire jusqu'aux manœuvres, en passant par le maçon, mais les sources narratives et épigraphiques ne permettent pas de connaître exactement leurs fonctions dans l'organigramme, d'autant qu'elles ont pu évoluer selon les lieux et les époques, voire s'adapter à la construction de bâtiments particuliers. De manière générale, les rôles des protagonistes dans l'érection d'un bâtiment apparaissent relativement fixes et se divisent en quatre catégories à partir du XIII^e siècle³ : les commanditaires, les hommes qui supervisent la construction par délégation, ceux qui l'exécutent et ceux qui fabriquent les matériaux sur le chantier ou ailleurs⁴. La première catégorie est évidente, ce sont les hommes de pouvoir, qui ont la capacité de mobiliser les ressources financières destinées à l'entreprise, mais ils ne participent pas à la construction ni ne l'organisent au jour le jour : ils la confient à un mandataire. Le cas de figure peut être plus compliqué, comme pour la citadelle du Caire, dont l'inscription de fondation cite trois personnes, à savoir le sultan Saladin, qui en a ordonné la construction,

1. Van Berchem 1894-1903, p. 84.

2. Le corpus interrogé est constitué du *Répertoire chronologique d'épigraphie arabe* (RCEA) et du Thesaurus d'épigraphie islamique (TEI), qui lui fait suite, ainsi que des monographies focalisées sur des exemples régionaux.

3. Behrens-Abouseif 1995 ; Rabbat 1998, p. 31-33 ; Behrens-Abouseif 2007, p. 43-45.

4. Shatzmiller 1994, p. 209-216.

et son frère al-Malik al-‘Ādil, qui a dirigé les travaux par les soins (*‘alā yad*) de l’émir Qarāqūš⁵. Ce dernier appartient ainsi à la deuxième catégorie de « bâtisseurs », qui se spécialise à l’époque mamelouke et est désignée par un titre particulier : *śādd al-‘amā’ir*, intendant des bâtiments fondés par le sultan régnant. Sa position devient importante lors du troisième règne du sultan al-Nāṣir Muḥammad (r. 1310-1340), car le personnage portera parfois le titre de *nāzir al-‘imāra*, « inspecteur de la construction », ou celui de *nāzir al-‘amā’ir*, « directeur des constructions ». Ce contrôleur a en charge l’entretien des bâtiments, il procure les matériaux, prend langue avec les architectes et les maîtres d’œuvre, coordonne les intervenants et contrôle le budget. Al-Qalqašandi parle en ces termes du *śādd* ou *nāzir al-‘imāra* : « C’est lui qui a la décision sur les bâtiments royaux que le sultan veut édifier ou restaurer, palais, demeures, murailles⁶. » Ce Mamelouk de vingt-quatrième rang était un jeune officier qui n’avait aucune compétence particulière dans la construction. Au xv^e siècle, le titre devient « *mu’allim* », voire « *mu’allim al-mu’allimīn* », « maître des maîtres ». Ce dernier doit superviser le *muhandis* ou le *mi’mār* (« maître d’œuvre », parfois simple « maçon »), qui ne relèvent pas du personnel de la cour. La situation évolue toutefois durant la période mamelouke ; en effet, comme l’a démontré Doris Behrens-Abouseif, si de 1250 à 1350, des émirs issus de la caste des militaires occupent effectivement ces postes, on voit ensuite arriver de réels artisans civils, qui se sont élevés socialement. Pour quelques-uns, cette ascension s’est même traduite par des mariages entre des membres de leur famille et des émirs⁷. Malgré tout, ce ne sont pas les noms de ces exécuteurs que l’on trouve sur les inscriptions de fondation, mais bien ceux des émirs, à l’instar de Muḥammad ibn Bīlik al-Muhsinī sur la mosquée du sultan Ḥasan (construite entre 1356 et 1363), de Ġahārkas al-Ḥalīlī sur le complexe funéraire du sultan Barqūq (élévé entre 1384 et 1386), de Lāğin al-Ṭurunṭāy sur la *hanqa* de Farağ ibn Barqūq (bâtie entre 1400 et 1411), du secrétaire de l’armée Qādi ‘Abd al-Bāsiṭ sur la *madrasa* de Barsbāy (érigée en 1423-1424), de l’atabeg Azbak sur la chaussée construite sous Qayṭbay à Guizeh et, plus étonnant, du cheikh soufi ‘Abd al-Qādir al-Daštūṭī sur la mosquée Asalbay (construite en 1498-1499) au Fayyūm⁸. Pour terminer, la quatrième catégorie du personnel « bâtisseur » concerne le *bannā’* (« maçon »), voire le manœuvre journalier ou l’esclave. Pour Maya Shatzmiller⁹, le fait que les salaires ou les gratifications attribués à ces intervenants manuels soient bas témoigne de leur statut inférieur dans la société. Dans le même ordre d’idée, D. Behrens-Abouseif¹⁰ remarque que les salaires des intendants ayant en charge la maintenance des bâtiments mentionnés dans les documents de *waqf* équivalent à ceux de plombiers : ils correspondent donc aux gages d’artisans. Toutefois, en 788/1386, l’historien Ibn Iyās décrit la cérémonie d’inauguration de la *madrasa* du sultan Barqūq, lors de laquelle une robe d’honneur fut remise au grand écuyer Ġahārkas al-Ḥalīlī, surveillant de la construction,

5. Van Berchem 1894-1903, p. 84; TEI, fiche 8110.

6. Al-Qalqašandī, *Şubḥ al-a’sā* IV, p. 23.

7. Behrens-Abouseif 1995, p. 297-299.

8. Van Berchem 1894-1903, p. 298 (Ġarkās), 319 (Lāğin al-Ṭuruntay), 344 (‘Abd al-Bāsiṭ), 350, 402, 470 (Azbak), 557 (‘Abd al-Qādir); Behrens-Abouseif 2007, p. 44, 203-204, 225, 252.

9. Shatzmiller 1994, p. 215-216.

10. Behrens-Abouseif 1995, p. 294.

au maître des maîtres (*mu'allim al-mu'allimīn*) Alḥmad ibn al-Ṭūlūnī et à vingt-cinq autres Mamelouks de ce même Ḡahārka. Les ingénieurs, les marbriers, les menuisiers, les peintres et les maçons en reçurent une aussi, et chaque manœuvre fut gratifié de deux pièces d'or¹¹. Le même chroniqueur rapporte que lors de l'inauguration de la mosquée *madrasa* d'al-Ġūrī, en 909/1503, le sultan distribua des présents au responsable des travaux, l'émir Ināl, ainsi qu'aux maçons et aux décorateurs¹². Ces *muhandis-s* apparaissent en groupe dans les sources mameloukes, toujours de manière anonyme, pour la construction de ponts, de digues, de canaux et d'aqueducs. Il est difficile de différencier les fonctions des uns et des autres, mais certaines sources narratives y contribuent en partie. Al-Maqrīzī nous apprend ainsi que lorsque Baybars voulut ériger une mosquée notable, il s'investit personnellement et envoya plusieurs *muhandis-s* pour rechercher le meilleur emplacement, qu'il visita avec son vizir et sa suite en rabi' II 665/janvier 1267, pour donner des instructions concernant les propositions générales et certains détails : « Il ordonna que le plan de la mosquée lui fut soumis [*rasama bayna yadayhi hay'at al-ġāmi'*], le reste du terrain étant mis en *waqf*¹³. » Le projet fut débattu ensuite lors d'une séance chez son fils, et il nomma des *mušidd-s*, des « agents vérificateurs », pour contrôler la construction. Cette mosquée lui tenait à cœur, car il voulait faire montre de piété en faisant ériger un dôme avec les *spolia* rapportés de la campagne victorieuse contre les croisés de Jaffa. Le bois et le marbre enlevés à la citadelle franque furent ainsi expressément ramenés au Caire à cet effet. Lorsque la mosquée fut terminée en 667/1269, Baybars vint la vérifier et, satisfait, il offrit des robes d'honneur à ceux qui s'étaient occupés des travaux.

Un siècle plus tard, al-Maqrīzī et Šuġā'i nous apprennent¹⁴ que le sultan al-Šāliḥ Ismā'il envoie en rajab 743/décembre 1342, à Ḥāmah en Syrie, l'émir Aqġubā, *šadd al-'imāra*, et le *muhandis* al-Ḥuġayġ (anciennement écrit Abġīg) ibn 'Abdallāh pour qu'ils étudient le palais qu'Abū l-Fidā' s'était fait construire afin de s'en inspirer pour la construction d'une salle palatiale à la citadelle, la *qa'ā al-Duhayša*. Les deux officiels reviennent du voyage avec des idées, mais aussi avec une cargaison de quatre mille blocs de pierre rouges et blancs transportés à dos de chameaux. On ignore quelles étaient les activités concrètes des deux hommes, mais il est plus que certain que le *šadd al-'imāra* était le gage officiel de la mission, celui qui avait autorité pour « ouvrir » les portes et réquisitionner les matériaux nécessaires, tandis que le *muhandis* al-Ḥuġayġ devait prendre note et dessiner la construction à imiter, ce qui laisse supposer l'existence d'un quelconque support graphique, ne serait-ce qu'un croquis. La *qa'ā al-Duhayša* fut terminée en 1344.

Récemment, Amenah Abdulkarim (Kuwait University) a tenté de rassembler des indices pour montrer que les *muhandis-s*, au moins au xv^e siècle, auraient pu voir leur identité professionnelle reconnue sous le terme *mi'mār*, « maître maçon », dans la mesure où les techniques de construction relevaient de la maîtrise d'un certain nombre d'outils mathématiques

11. Hautecœur, Wiet 1932, p. 133.

12. Van Berchem 1894-1903, p. 574, n. 1.

13. Al-Maqrīzī, *Hiṭāṭ* IV/1, p. 188-194; Bloom 1982; Behrens-Abouseif 2007, p. 121-126.

14. Al-Maqrīzī, *Hiṭāṭ* III, p. 680; Kahil 2006, p. 170-171.

théoriques, dont témoignent les ouvrages de *handasa* (« géométrie ») étudiés dans le Caire mamelouk¹⁵. De manière plus concluante, la même chercheuse a également expliqué que les documents juridiques d'époque mamelouke les présentaient bien comme des experts ayant un statut de témoin lors de querelles au sujet du bâti¹⁶.

Leo Mayer, dans l'introduction de son *Islamic Architects and Their Works*, dénombre dans les sources écrites et l'épigraphie une vingtaine d'individus appartenant à plusieurs catégories de « bâtisseurs » pour Le Caire, Jérusalem, Damas et Alep. Il en conclut que les architectes n'auraient pas vraiment eu de personnalité car :

- l'essentiel des bâtiments construits étaient religieux et relevaient de commandes d'État ou de gouvernants, et non pas d'une architecture « bourgeoise », domestique ;
- l'érection d'un bâtiment était à l'initiative d'un commanditaire, et non l'expression d'une volonté urbaine, la ville n'étant rien d'autre qu'une entité administrative et ses habitants n'ayant ni droits ni priviléges spécifiques ;
- les bâtiments étaient construits relativement vite et conçus par un seul homme¹⁷.

En s'appuyant sur l'épigraphie et sur les « signatures » qui nous sont connues, peut-on réviser ou affiner ces assertions de 1956 ? L'émergence publique d'un groupe professionnel s'est-elle traduite par la mention, sporadique au début de la période, de noms « d'architectes » qui auraient ainsi sorti l'activité de l'anonymat ? En effet, les époques ayyoubide et mamelouke voient l'essor de communautés urbaines dont les fonctions sociales des acteurs sont mieux décrites ou enregistrées dans les sources narratives. Ces catégories d'intervenants dans la vie de la ville revendiquent plus ou moins leur légitimité ou leur position. Si cela est spécialement vrai pour l'élite militaire et la cléricature, l'est-ce également pour ceux qui les servent et qui offrent des réalisations en pierre aux volontés publiques ?

3. Les témoignages épigraphiques

Ainsi, nous allons extraire du corpus d'inscriptions déjà édités les passages notant le titre et le nom des intervenants dans la construction d'édifices, afin d'en catégoriser les éléments.

Nous présenterons dans cette partie des exemples respectivement anatoliens, syriens, puis égyptiens, traités, par commodité, par ordre chronologique.

^{15.} Abdulkarim 2017, p. 75-83.

^{16.} Abdulkarim 2017, p. 104-144.

^{17.} Mayer 1956, p. 22-23.

3.1. Les inscriptions anatoliennes

3.1.1. Āmid (actuelle Diyarbakır)

Plusieurs inscriptions lapidaires indiquent les différents intervenants dans les constructions publiques de la ville.

En 595/1198, une première inscription de la citadelle indique le percement d'une nouvelle porte, « la porte de la délivrance » (Bāb al-Farağ), ordonné par le souverain urtukide Abū l-Muẓaffar Sukmān, et précise que le constructeur en est ‘Īsā Abū Dirhām, « constructeur des maisons » (*bannā’ al-durr*¹⁸). Son nom est de nouveau cité comme le bâtsisseur de la *madrasa* Zingīriya¹⁹:

البناء عيسى أبو درهم

« Le constructeur est ‘Īsā Abū Dirham. »

Le même artisan est nommé dans une troisième inscription, non datée, manifestement déplacée dans une construction ultérieure²⁰.

Une génération plus tard, en 620/1223, la *madrasa* Mas‘ūdiya est construite par un certain Mas‘ūd – esclave de son état selon Yūsuf Rāġib²¹ – sur le plan (*tarsīm*) du maître (*ustād*) Ğa‘far ibn Maḥmūd al-Ḥalabī²²:

البناء مسعود ترسيم الأستاذ جعفر بن محمود الحلبي وذلك في سنة عشرين وسبعين.

« Le constructeur est Mas‘ūd [sur] le dessin du maître Ğa‘far ibn Maḥmūd al-Ḥalabī, en 620 [1223-1224]. »

Dans la cour de la grande mosquée, derrière la partie orientale de la façade nord, une inscription de fondation, ou plutôt de restauration, désigne l'ordonnateur du travail comme étant l'émir urtukide Abū l-Faṭḥ Mawdūd ibn Maḥmūd. La lacune empêche de savoir quelle était la fonction de l'émir Šams al-Dīn al-Mas‘ūd – peut-être superviseur (*bi-iṣāra*), comme le suggère Jean Sauvaget²³. Le texte continue et nomme ensuite le constructeur (*bannā’*) et l'auteur du dessin, l'*ustād* Ğa‘far ibn Maḥmūd al-Ḥalabī:

18. Gabriel, Sauvaget 1940, II, p. 322 ; TEI, fiche 8256.

19. Gabriel, Sauvaget 1940, II, p. 335 ; TEI, fiche 8258.

20. Gabriel, Sauvaget 1940, II, p. 323 ; TEI, fiche 8257.

21. Rāġib 2013, p. 289.

22. Gabriel, Sauvaget 1940, I, p. 173, 195-197, 335, n° 100 ; Mayer 1956, p. 86 ; RCEA, X, p. 204-206, n° 3900-3902 ; TEI, fiche 4072.

23. Gabriel, Sauvaget 1940, II, p. 331, n° 90 ; TEI, fiche 4071.

[...] وذلك [بإشارة] للأمير الأسفهسلاط الصاحب الكبير شمس الدين أبي العز الملك المسعود البناء مسعود ترسيم الأستاذ جعفر بن محمود الحلبي وذلك في سنة عشرين وسبعين.

« [...] Et cela sous la supervision de l'émir, du général, du grand *şâhib*, Šams al-Dîn Abû l-‘Izz al-Malik al-Mas‘ûd. Le constructeur est Mas‘ûd, [sur] le dessin du maître Ğa‘far ibn Maḥmûd al-Halabî, et cela en 620 [1223-1224]. »

Quatorze ans plus tard, en 634/1236-1237, sous un nouveau prince, l'ayyoubide Abû l-Fath Ayyûb, deux tours de l'enceinte sont érigées; elles portent des inscriptions quasi identiques²⁴. L'une indique, après le nom du prince ordonnateur:

البناء ابو الفرج ترسيم شجاع الدين جعفر بن محمود الحلبي وذلك في سنة أربعة وثلاثين وسبعين.

« Le constructeur est Abû l-Farağ, [sur] le plan de Šuğâ’ al-Dîn Ğa‘far ibn Maḥmûd al-Halabî, et cela en 634 [1236-1237]. »

La seconde ajoute le titre de « patron » ou de « commandant » (*muqaddam*²⁵) à Ğa‘far ibn Maḥmûd.

Ce même *ustâd* Ğa‘far ibn Maḥmûd fait un disciple, qui œuvre en 620/1223 à la restauration d'un pont à 21 km à l'est de Diyarbakır, sur la rivière Ambar (Ambar çayı köprüsü), près de Mardin²⁶, sur la route Diyarbakır-Silvan. Il s'agit d'un certain ‘Utmân ibn Tâkâk, *bannâ* (« maçon »), qui se targue d'avoir été *gûlâm* (« apprenti », « jeune servant ») auprès du premier. Albert Gabriel en déduit que l'on peut voir en Ğa‘far « un technicien capable de dresser un projet graphique et [en] Abû l-Farağ [...] un exécutant, maître-maçon ou entrepreneur²⁷ ».

Neslihan Kaya, dans sa thèse inédite, remarque que le terme *bannâ* est attesté dans l'épigraphie d'Āmid depuis le XI^e siècle et que ses occurrences ici ne constituent pas une innovation, mais bien une continuité²⁸.

3.1.2. *Mayyâfariqîn* (actuelle Silvan)

Dans l'enceinte nord de la ville, au-dessus des consoles des mâchicoulis de la porte de Kufra, une inscription commémore la rénovation de cette dernière et sa nouvelle dénomination en « porte de la délivrance », entre 607/1210 et 615/1218. Elle se termine par « Oeuvre [*amal*] d'Abû l-‘Alâ ibn Abû l-Fath²⁹ ». Selon N. Kaya, une deuxième inscription, rédigée selon la même phraséologie et avec le même nom, était visible sur le montant de la porte de la mosquée

24. Gabriel, Sauvaget 1940, II, p. 325; TEI, fiche 2559.

25. Gabriel, Sauvaget 1940, I, p. 173; Mayer 1956, p. 37-38; RCEA, XI, p. 88-89, n° 4137; TEI, fiche 2488.

26. Gabriel, Sauvaget 1940, I, p. 209, n. 3; Beysanoğlu 1987, p. 351; TEI, fiche 31354.

27. Gabriel, Sauvaget 1940, I, p. 173.

28. Kaya 2023, p. 712.

29. Gabriel, Sauvaget 1940, II, p. 341-342; TEI, fiche 3093.

Şalâḥ al-Dîn³⁰. Actuellement invisible, elle se lit, selon la chercheuse, sur une photo prise par Gertrude Bell en mai 1911. Le minaret de la mosquée extra-muros montre également, sur sa façade ouest, une inscription de construction mentionnant l'*ustâd* Abû l-Hasan ibn Abû Sa‘îd³¹. A. Gabriel date son érection de la première décennie du XIII^e siècle³².

3.1.3. Édesse (Urfa, actuelle Şanlıurfa)

La *madrasa* şaféite, située à côté de la grande mosquée, a été terminée en 587/1191, sous la direction (*‘alâ yad*) d'un certain Haldî³³. Dans le mur nord de la mosquée Ömeriye Camii (aujourd'hui Kazancı Camii), l'inscription de construction est due à l'*ustâd* Muḥammad ibn Ahmâd³⁴:

بِسْمِ اللَّهِ رَبِّ الْعَالَمِينَ إِنَّمَا الْمُبَارَكَ مَسْجِدُهُ مَسْجِدٌ لِأَحَدٍ لِأَجْلِ إِقَامَةِ الصَّلَاةِ سَنَةِ عَشَرِ وَسَعْيَةً.

« Le maître Muḥammad ibn Ahmâd a érigé cette mosquée bénie pour la réalisation de la prière en 610 [1213-1214]. »

Une des portes de la ville a été construite par l'entremise (*bi-wilâya*) d'un certain « Kâfûr al-‘Âdilî [...] al-Dawla, sous al-Malik al-Mu‘azzam³⁵ », le sultan ayyoubide de Mayyâfariqîn al-Malik al-Muẓaffar Šîhâb al-Dîn, au pouvoir entre 617/1220 et 642/1244.

3.1.4. Hisn Kayfa (actuelle Hasankeyf)

La face nord du minaret de la grande mosquée de la citadelle, érigée sur un piton rocheux, donne à voir une inscription de construction³⁶:

أَحَوْجَ النَّاسَ إِلَى الرَّحْمَنِ فَرِيْيِ بْنُ عَثَمَانَ السَّعْدِيِّ رَحْمَهُ اللَّهُ فِي سَنَةِ سَبْعَةِ وَعَشْرِ وَسَعْيَةٍ.

« Œuvre de celui de tous les hommes qui a le plus besoin du Miséricordieux, Farabî ibn ‘Utmân al-Sâ‘dî, que Dieu ait pitié de lui, en 727³⁷ [1326-1327]. »

30. Kaya 2023, p. 716-717.

31. Kaya 2023, p. 718, avec référence à Durukan 2002, p. 39-40.

32. Gabriel, Sauvaget 1940, I, p. 228.

33. Gabriel, Sauvaget 1940, II, p. 356 ; TEI, fiche 8181.

34. Van Berchem 1909, p. 61 ; RCEA, X, p. 98, n° 3740 ; TEI, fiche 3006.

35. Gabriel, Sauvaget 1940, II, p. 354-355 ; Karakaş 1987, p. 73 ; TEI, fiche 4032.

36. Gabriel, Sauvaget 1940, II, p. 306 ; Kaya 2023, p. 726 ; TEI, fiche 11918.

37. Jean Sauvaget lisait « 927 » (1520), mais Neslihan Kaya (2023, p. 726) a corrigé en « 727 » (1326-1327) ; Albert Gabriel avait noté que l'inscription du mihrab datait l'achèvement de la mosquée de muharram 601/septembre 1204 et concluait : « On peut admettre que, dès cette date, la mosquée fut complète et posséda sa cour et son minaret » (Gabriel, Sauvaget 1940, I, p. 51). Cependant, au-dessus de la porte de la salle de prière, une inscription de construction est datée de շմադա II 796/avril 1394.

La mosquée al-Rizq, érigée à proximité du Tigre en 811/1409, possédait une inscription de construction sur le mur gauche de la porte³⁸:

عمل الفقير إلى رحمة الله تعالى الحاج محمد وأخيه عمر رحمة (كذا) الله تعالى .

« Œuvre de celui qui a besoin de la miséricorde du Très-Haut, le *ḥāfiẓ* Muḥammad, et de son frère ‘Umar. Puisse le Très-Haut avoir pitié d'eux !»

3.2. *Les inscriptions du Šām*

Dans la province du Šām, nous trouvons tout d'abord à Alep des témoignages épigraphiques servant notre étude. Dans la mosquée Ḥāġġī al-Ḥaramayn (865/1461), une inscription datée de 897/1491-1492 indique le remplacement d'un financement par un autre : le donneur d'ordre est un « maître Muḥammad Darwīš *al-mi’mār*³⁹ ». Il ne s'agit pas ici d'un « architecte », mais bien d'un responsable de l'arrangement financier.

Lamosquée al-Darağ⁴⁰, construite en 900/1494, est due à un certain Muḥammad ibn al-Šawwāf, *mu’allim* de son état.

À Damas, la construction d'un fossé ainsi que la rénovation des portes des murailles par les Ayyoubides sont rappelées par cinq inscriptions, qui s'échelonnent de 623/1226 à 625/1227-1228. Elles distinguent le commanditaire, le prince ayyoubide al-Malik al-Mu’azzam ‘Isā, du superviseur en charge de l'organisation de l'opération sur place, un certain Muḥammad ibn Qarsaq al-Mu’azzamī. Chacune de ces inscriptions se termine, à quelques variantes près, par⁴¹:

بِتُولِي الْعَبْدُ الْفَقِيرُ إِلَى رَحْمَةِ رَبِّهِ مُحَمَّدٌ بْنُ قَرْسَقِ الْمَعْظَمِيِّ وَذَلِكُ فِي سَنَةِ [...]

« Sous la direction du serviteur avide de la miséricorde de son Seigneur, Muḥammad ibn Qarsaq al-Mu’azzamī, et cela en l'année [...] »

L'intendant Muḥammad ibn Qarsaq devait être un officier d'origine turque – le nom de son père, Qarsaq, signifiant « renard » dans cette langue ; il appartenait à l'entourage du prince, comme l'indique sa *nisba*, « al-Mu’azzamī », formée sur la deuxième partie du nom de règne de ‘Isā.

La construction de plusieurs autres tours est commémorée de la même manière, mais avec des intervenants différents. En revanche, la reconstruction d'une tour au sud de Bāb al-Ǧābiya en 699/1299-1300 est rappelée par la mention du commanditaire, le sultan mamelouk

38. Gabriel, Sauvaget 1940, II, p. 307; TEI, fiche 9782.

39. Herzfeld 1956, p. 395; al-Ḥusaynī 2018, p. 418; TEI, fiche 35725.

40. Mayer 1956, p. 103.

41. Mouton et al. 2018, p. 272-289; TEI, fiches 4126, 4127, 33055, 51240, 51241.

al-Nāṣir Muḥammad, du gouverneur qu'il avait nommé à Damas, le grand émir Aqqūš al-Afram, et des deux « officiers » qui durent organiser l'opération⁴² :

بنظر العبد الفقير إلى الله تعالى أَمْدَنْ بْنُ عَبْدِ السَّلَامْ بِتَوْلِيِّ الْعَبْدِ الْفَقِيرِ إِلَى رَحْمَةِ رَبِّهِ إِبْرَاهِيمَ الْمُتَوَلِّيِّ.

« Sous [bi-nażar] la supervision de l'esclave avide [de la miséricorde] de Dieu le Très-Haut, Ahmad b. 'Abd al-Salām, sous la direction [bi-tawalī] de l'esclave avide de la miséricorde de son Seigneur, Ibrāhīm al-Mutawallī. »

Ces deux personnages sont par ailleurs inconnus, mais l'on peut déduire des deux formes verbales que le premier devait contrôler et vérifier (*nażar*) l'entreprise, tandis que le second avait été « investi » (*bi-tawalī*) de son exécution.

La madrasa mausolée de Baybars (aussi appelée « la Zāhiriyya »), construite en 676/1277, est l'« œuvre d'Ibrāhīm ibn Ḡānim “l'architecte” » ('amal Ibrāhīm ibn Ḡānim al-muhandis⁴³). Cet homme est par ailleurs connu pour avoir construit le *qaṣr ablaq* de Damas pour le sultan Baybars⁴⁴. Toutefois, Nasser Rabat – qui lit « Ibrāhīm ibn Ḡanā'īm » – remarque qu'il n'a eu l'honneur des sources écrites que parce que ses enfants sont devenus des 'ulāma (pl.), dont le *nasab* contenait « ibn al-Muhandis ». Ce serait ainsi l'honorabilité de la profession des fils qui aurait permis au père, malgré sa proximité avec le pouvoir, d'entrer dans les chroniques⁴⁵.

À Ba'albek, un texte de restauration de la citadelle, édifiée dans le temple antique, mentionne, avec la date de 796/1393-1394, la supervision (*nażar*) du « *mu'allim* 'Abd Allāh [ibn] al-'Azīzī al-muhandis⁴⁶ ».

À Tripoli du Liban, de manière plus anecdotique, la porte et le minbar de la mosquée al-'Aṭṭār sont dues au *mu'allim* Muḥammad ibn Ibrāhīm al-muhandis, comme l'indique une inscription sur pierre⁴⁷.

À Šawbak, une des tours de la citadelle donne à voir une inscription de construction qui mentionne « Muḥammad ibn 'Abd al-Ḥamīd al-muhandis⁴⁸ ».

À Banyas, au nord-ouest de la ville, la citadelle (*qal'at*) de Șubayba, ou citadelle de Nemrod, livre plusieurs exemples épigraphiques d'intérêt. Le linteau d'une porte d'une tour rappelle son édification. Après le commanditaire de l'érection du bâtiment, l'émir Abū Sa'id Faḥr al-Dīn Iyās Čahārkas et l'année de construction (597/1200-1201), le bâtisseur est mentionné d'une manière innovante⁴⁹ :

42. Mouton *et al.* 2018, p. 311-314; TEI, fiche 3168.

43. Mayer 1956, p. 71; al-Ḥusaynī 2018, p. 180; RCEA, XII, p. 231, n° 4744; TEI, fiche 2385.

44. Ibn Ṭūlūn, *Daqā'ir al-qaṣr*, p. 782; Sauvaget 1932, n° 40.

45. Rabbat 1998, p. 33, avec référence à Taymūr 1979, p. 45-46.

46. Sobernheim 1925, p. 26; TEI, fiche 7149.

47. Al-Ḥusaynī 2018, p. 180; TEI, fiche 1601.

48. Mayer 1956, p. 90; RCEA, XIII, p. 177, n° 5050; TEI, fiche 3763.

49. Sharon 1999, p. 52-53; RCEA, IX, n° 3291; TEI, fiche 8015.

صنعه أبا (كذا) الفضل الموصلى.

« *Abū l-Faḍl al-Mawṣilī* l'a fait. »

Par ailleurs, la tour nord-ouest de la citadelle, rénovée en 674/1275-1276, durant le règne de Baybars, porte une inscription commémorative qui se termine par :

بذلك بتوالي الأمير الكبير بدر الدين بكتوت ولولية الأمير الكبير علم الدين سنجر المجاهدي ومبشرة الأستاذ
[عبد] الرحمن المهندس واجازة عبد الوهاب المعمار.

« Cela sous la gouvernance du grand émir *Badr al-Dīn Baktūt* et le commandement du grand émir *'Alam al-Dīn Sanjar al-Muğāhidī*, sous l'attention du maître [*'Abd*] *al-Rahmān al-muhandis* et l'autorisation de *'Abd al-Wahhāb al-mi'mār*⁵⁰. »

À Jérusalem, une inscription ayyoubide provenant de la citadelle commémore la rénovation d'une tour, entreprise en 609/1212 sur l'ordre d'*al-Malik al-Mu'azzam*, et se termine par⁵¹ :

وتولى عمارته عن الدين عمر بن يغمر (كذا) المعظمي في شهر جمادى الأول سنة تسع سنتاً واحمد لله رب العالمين
وبشد الفقير إلى رحمة رب خطلنج المعمار المعظمي.

« Et sa construction a été supervisée par *Izz al-Dīn 'Amr ibn Yağmūr al-Mu'azzamī* en *Şumādā* I de l'an 609 [octobre 1212], louange à Dieu, Seigneur des mondes, et sous l'intendance du pauvre en la miséricorde de son Seigneur, *Haṭlağ al-mi'mār al-Mu'azzamī*. »

Al-Maqrizī⁵² nous rapporte une anecdote relative à la destruction des tours d'Ascalon après sa conquête par Saladin en 587/1191 : l'une d'elles est justement démolie par un certain *Haṭlağ*.

Toujours à Jérusalem, la *madrasa al-Dawādāriyya*⁵³ (695/1295) porte une inscription qui en fait une « œuvre du maître *'Alī ibn Salāma* "l'architecte" » (*'amal al-mu'allim 'Alī ibn Salāma al-muhandis*), tandis qu'une coupole en muqarnas du *Sūq al-Qaṭṭānīn* (737/1336-1337) est « l'ouvrage de *Muhammad ibn Aḥmad ibn Ḡulayš* » (*'amal Muhammad ibn Aḥmad ibn Ḡulayš*⁵⁴).

50. Amitai 2001, p. 110 ; RCEA, XII, p. 225, n° 4737 ; TEI, fiche 2379.

51. Sharon 1977, p. 182 ; TEI, fiche 32837.

52. Al-Maqrizī, *al-Sulük* I, p. 106.

53. Burgoyne 1987, p. 98-99 ; TEI, fiche 3722.

54. *'Abd al-Wahhāb* 1953-1954, p. 555 ; Burgoyne 1987, p. 98-99.

3.3. Les inscriptions égyptiennes

Ce même nom pourrait être lu au Caire, avec la *nisba* « al-Šāmī », à l'entrée du portail du palais de Qawsūn/Yašbak⁵⁵, construit en 738/1337 :

عمل محمد بن احمد (٢) (ابن؟) زغلش\غليش الشامي.

« Œuvre de Muḥammad ibn Aḥmad (ibn ?) Zaġliš/Ġulayš al-Šāmī. »

Cela démontre le déplacement d'artisans et de *muhandis-s*, et potentiellement le transfert de savoir, de conceptions et de style. Michael Burgoyné remarque que, à côté des muqarnas du Sūq al-Qaṭṭānīn, d'autres portails élevés à la même période au Caire (celui de la mosquée de Baštāk, édifiée en 736/1336⁵⁶) et à Jérusalem (celui de la *madrasa* Sallāmiya) lui ressemblent : cela suggère que le maître d'œuvre du sultan a pu travailler pour plusieurs de ses émirs.

Les deux minarets de la mosquée al-Šaykh⁵⁷, érigés sur la Bāb Zuwayla, sont attribués au constructeur Muḥammad ibn al-Qazzāz. On lit sur le plus occidental :

عمل هذا المازنة المباركة العبد الفقير الى الله محمد بن القرّاز وكان الفراغ اول رجب سنة اثنين وعشرين وثمانمائة.

« L'esclave, le pauvre envers Dieu, Muḥammad ibn al-Qazzāz, a fait ce minaret béni, et l'achèvement a eu lieu au début de rağab 822 [juillet 1419]. »

Le minaret oriental fait, lui, connaître le nom du commanditaire, le sultan Mu'ayyad :

أمر بإنشاء هذين المنارتين المباركتين سيدنا مولانا السلطان الملك المؤيد أبو النصر شيخ عز نصره وذلك في عمل العبد الفقير إلى الله تعالى محمد بن القرّاز والفراغ في شهر شعبان المعظم قدره سنة ثلاثة وعشرين وثمانمائة.

« Notre seigneur et maître, le sultan régnant al-Malik al-Mu'ayyad Abū l-Naṣr Ṣaykh a ordonné l'érection de ces deux minarets bénis, et cela sous l'action de l'esclave, le pauvre en Dieu Muḥammad ibn al-Qazzāz. L'achèvement eut lieu en ša'bān 823 [août 1420]. »

55. Behrens-Abouseif 2007, p. 86 ; Williams 2008, p. 75.

56. Burgoyné 1987, p. 98-99 ; Williams 2008, p. 152.

57. Behrens-Abouseif 2007, p. 241 ; Behrens-Abouseif 2010, p. 213-215 ; TEI, fiche 9039.

L'histoire entourant la fondation de la *madrasa* mausolée du sultan Ḥasan⁵⁸ illustre l'un des rôles du *muhandis*, dont la fonction n'est pas explicitée par les inscriptions : il dessine le plan, une esquisse pour visualiser préalablement un édifice. Ḥalil al-Zāhirī rapporte ainsi :

On raconte que Malik al-Nāṣir Ḥasan, lorsqu'il prit la résolution de la faire construire, appela tous les architectes [*al-muhandisin*] renommés de tous les pays et leur ordonna de faire un édifice plus élevé qu'aucun qu'il y eût jusque-là sur la surface de la terre. Il leur demanda quel était le plus haut de tous les édifices connus dans le monde. Ils lui répondirent que c'était la salle d'audience de Kisrā Anūširwān. Il ordonna qu'on en dressât un plan géométrique [*yūqāsa wa-yuḥarrīra*] et qu'on donnât à sa *madrasa* dix coudées de plus d'élévation⁵⁹.

Les verbes (ici au subjonctif) *qāsa* à la troisième forme et *ḥarra* à la deuxième forme expriment respectivement l'idée de la mesure calculée et de la rédaction soignée d'un document, transposées par Jean Gaulmier par le terme « plan géométrique ». Si le détail nous échappe, il ressort de l'anecdote que pour les lecteurs de l'époque, le sultan aurait pu voir un dessin, une épure de l'*īwān* de Chosroës, qu'il aurait voulu dépasser dans son propre édifice.

En outre, les inscriptions de la *madrasa* constituent un cas particulier de l'usage de l'onomastique dans l'épigraphie. Dans la cour principale, au-dessus d'une porte, il est fait mention du commanditaire⁶⁰, le sultan al-Malik al-Nāṣir Ḥasan, alors que dans l'*īwān* des hanafites, un verset coranique se termine par le nom de l'intendant de la construction (*šād 'imāratīhi*), Muḥammad ibn Bilik al-Muḥsīnī⁶¹. Or ce personnage est bien connu des sources écrites, puisqu'il appartient à une illustre famille : son père fut gouverneur d'Alexandrie, et son frère était poète. Lui-même connut une carrière importante sous le sultan Ḥasan : il devint gouverneur de Barqa, en Libye, et incidemment, à ce titre, informateur d'al-'Umarī⁶² pour cette région. Selon al-Maqrīzī, il fut aussi chargé en 731/1331 de l'installation d'un nouvel hippodrome près du Nil⁶³. En 755/1354-1355, il fut envoyé avec d'autres au Fayyūm pour construire des digues à la suite d'importantes crues. Enfin, la copie d'un coran pour le sultan al-Nāṣir Muḥammad en 730/1330 porte son nom en tant que calligraphe⁶⁴. Tous ces éléments laissent ainsi penser que Muḥammad ibn Bilik al-Muḥsīnī était l'intendant en charge de l'organisation de la construction de la *madrasa* du sultan Ḥasan. Considérant la forme verbale utilisée (*kataba^{hu}*), D. Behrens-Abouseif considère qu'il fut également le dessinateur de l'inscription, voire de toutes celles du sanctuaire, puisqu'elles ont toutes le même style.

58. Behrens-Abouseif 2007, p. 201-214 ; Williams 2008, p. 68 ; TEI, fiche 9348.

59. Gaulmier 1950, p. 47-48, revu d'après le texte arabe dans Ravaisse (éd.) 1894, p. 31.

60. RCEA, XVII, p. 18-19, n° 764.02 ; TEI, fiche 814.

61. Behrens-Abouseif 2007, p. 203-204 ; RCEA, XVII, p. 23-34, n° 764.10 ; TEI, fiche 835.

62. Al-'Umarī, *Masālik al-abṣār*, p. 164.

63. Al-Maqrīzī, *al-Sulūk* II, p. 334.

64. Robinson (éd.) 1976, p. 289.

4. Analyse

Cette trentaine de « signatures » de constructeurs, dispersée sur une vaste région géographique et sur deux siècles, ne peut prétendre à une représentativité absolue de l'usage des noms des « bâtisseurs », bien que quelques tendances se dessinent.

Tout d'abord, lorsqu'une personne est mentionnée dans l'inscription par son seul nom, sans qu'il soit suivi d'un titre, sa fonction n'est pas spécifiée. Tout au plus le nom est-il introduit par « *'amal* », « œuvre de ». Ce personnage n'était toutefois pas seul à l'œuvre, et une hiérarchie semble exister, car certains possèdent le prédicat « *ustād* » ou « *mu'allim* » (« maître »), qui témoignent de la maîtrise de leur savoir-faire et de leur capacité à l'enseigner. Un seul exemple, 'Uṭmān ibn Ṭākāk, constructeur du pont entre Āmid et Mardin, se présente comme le disciple d'un autre constructeur renommé d'origine alépine. Quant au titre « *muhandis* », il semble surtout présent dans l'épigraphie du Levant.

Lorsque deux ou trois noms sont énumérés successivement dans les inscriptions, un ordre se dessine, surtout pour les ouvrages mamelouks : apparaissent d'abord les officiers sous la juridiction desquels le travail est effectué – ils ont l'autorité pour imposer des corvées, acheter ou réquisitionner des matériaux, mettre au travail des prisonniers de guerre⁶⁵ –, puis les civils qui supervisent pratiquement les opérations. Le rôle des premiers est souvent introduit par « *'alā yad* » (litt. « par la main »), « *bi-wilāyat* » (« par l'autorité ») ou encore « *nazar* » (« [sous le] contrôle »), tandis que les seconds ne sont présentés que par « *'amal* » (« œuvre de ») : on trouve ainsi associés le nom du responsable administratif en charge du projet et celui du constructeur. En parallèle à ces cas classiques, quelques exemples particuliers sont à noter. C'est le cas de la forteresse de Nimrod, où le *muhandis* a aussi un rôle de surveillance, et le *mi'mār*, celui d'approbation. La situation laisse ici suggérer que les décisions techniques étaient sous la responsabilité de ces deux hommes. Quelles étaient les fonctions exactes de ces maîtres d'œuvre civils ? Tout porte à croire que le *bannā'* était bien le maçon, voire le contremaître si le chantier était important. Cette fonction est bien marquée par la dénomination de Īsā Abū Dirhām à Āmid : « constructeur des maisons » (*bannā' al-durr*). Le *muhandis/mu'allim*, au-dessus du précédent dans la hiérarchie, disposait manifestement des capacités intellectuelles nécessaires pour conceptualiser, mesurer et dessiner le bâtiment. Cette habileté, sans doute acquise par l'expérience, lui conférait la légitimité de recevoir le titre d'*ustād*, « maître ». Il devait concevoir le bâtiment en tenant compte des données du terrain et des matériaux à disposition, comme les sources le donnent à voir – tant les exemples narratifs égyptiens que l'inscription de la citadelle de Nemrod.

Le corpus nous permet également d'affirmer que ces artisans qualifiés voyageaient de leur propre initiative ou qu'ils étaient missionnés par un commanditaire : Ġa'far ibn Maḥmūd al-Ḥalabī, actif à Āmid, est originaire d'Alep ; Ibrāhīm ibn Ḥānim a laissé son nom à Alep et à Damas sous Baybars ; Muḥammad ibn Aḥmad ibn Ḥulayṣ a travaillé à Jérusalem et au Caire en 736-737/1336-1337.

^{65.} Hautecœur, Wiet 1932, p. 115-120.

Enfin, les *muhandis-s* dessinaient le projet qu'ils voulaient mener à bien. Le terme *tarsīm* des inscriptions d'Āmid comme les allusions narratives (*rasm* dans un exemple du Caire) témoignent du fait qu'une épure graphique était réalisée. On ne saurait dire s'il s'agissait d'un plan à proprement parler, mais manifestement au moins d'une esquisse du bâtiment à venir. Cette représentation dessinée était-elle proche des bâtiments en élévation que l'on retrouve dans les illustrations des manuscrits à peinture de l'époque ou était-elle plus conforme à un plan au sol ? Rares sont les témoignages, mais on note tout de même le plan au sol de la mosquée de Médine⁶⁶, daté entre 729/1329 et 828/1424-1425 (Paris, BnF, Arabe 6565, f° 191).

Quel était le statut social de ces « architectes » (*muhandis-s*) ? L'onomastique y répond : la grande majorité étaient des hommes libres, puisque les inscriptions donnent à connaître un *ism* avec un *nasab*, parfois accompagnés d'une *nisba*. À Ḥiṣn Kayfa, c'est un homme ayant fait le pèlerinage (*ḥāgg*) et son frère, anonyme, qui ont été actifs. Dans différentes inscriptions, des noms identiques reviennent, ce qui démontre que l'activité de ces hommes était régulière, car la conception de plusieurs bâtiments leur est attribuée. Dès lors, pourquoi ont-ils veillé à laisser leur nom sur les constructions qu'ils ont pensées et construites pour le compte et sur l'injonction d'un autre, qui leur était socialement supérieur selon la norme du temps ? En cas de malversation, les autorités auraient de toute manière pu retrouver les responsables (comme on le constate dans les cas judiciaires⁶⁷). Reste alors l'espoir d'une reconnaissance de notoriété personnelle attachée à leur propre nom, et non pas anonymement au corps de métier auquel ils appartenaient. Comme nous l'avons souligné dans l'introduction de ce dossier à propos de la fonction de la signature, nous sommes ici face à la mise en avant de l'individualité du bâtsisseur et au témoignage de sa création et de sa capacité à innover. Ici, c'est le domaine de la construction urbaine qui est marqué par cette revendication.

5. Conclusion

Les noms livrés par les inscriptions de construction du Proche-Orient entre le XIII^e et le XV^e siècle montrent le développement public et manifeste d'une profession. Dans l'association d'un nom d'action et d'un anthroponyme, les rédacteurs du *Répertoire chronologique d'épigraphie arabe*, il y a près d'un siècle, avaient lu à juste titre des « signatures ». Certes, la décision d'élever une construction marquant le paysage urbain relevait encore de l'évergétisme, mais si l'érection d'un bâtiment voulu par le pouvoir restait supervisée par un officier ou un émir, qui possédait l'autorité et les fonds pour mettre en œuvre l'opération, sa conception revenait bien au *muhandis*. En plus du commanditaire et du superviseur, qui avaient pour habitude de dédicacer le bâtiment terminé, certains *muhandis-s* ajoutèrent leur nom, rendant ainsi leur contribution publique, comme les savants des sciences écrites le faisaient depuis longtemps. Ils s'octroyèrent ainsi des prédicats de respectabilité – « maître » (*ustād, mu'allim*) – et confirmèrent leur position dans la société. Soulignons aussi que le lapicide était dépendant du modèle d'inscription

66. Sauvaget 1947, p. 48, pl. 2.

67. Behrens-Abouseif 2007, p. 207 ; Behrens-Abouseif 2010, p. 189-193.

qu'on lui demandait de sculpter et que ce dernier lui était fourni par le *muhandis*, présent sur le chantier⁶⁸. Les « signatures de pierre » des bâtisseurs – tant les contributions épigraphiques qu'architecturales – sont autant de témoignages de leurs ouvrages.

Bibliographie

Sources épigraphiques

RCEA

E. Combe, J. Sauvaget, G. Wiet (éd.), *Répertoire chronologique d'épigraphie arabe*, 18 tomes, Le Caire, 1931-1991.

TEI

Thesaurus d'épigraphie islamique : <https://www.epigraphie-islamique.uliege.be>

Sources anciennes

IBN TÜLÜN, *Dabā’ir al-qāṣr*

Ibn Ṭūlūn, *Dabā’ir al-qāṣr fī tarāqūm nubalā’ al-‘aṣr*, N. al-Ǧilāwī (éd.), Amman, 2014.

AL-MAQRĪZĪ, *Hīṭat*

al-Maqrizī, *Kitāb al-mawā’iz wa-l-i‘tibār bi-đikr al-hīṭat wa-l-ātār*, A. Fu’ad Sayyid (éd.), Londres, 2002-2003.

AL-MAQRĪZĪ, *al-Sulūk*

al-Maqrizī, *al-Sulūk*, M.M. Ziyāda, S. ‘Abd al-Fataḥ ‘Āshūr (éd.), Le Caire, 1956.

Études

‘ABD AL-WAHHĀB 1953-1954

H. ‘Abd al-Wahhāb, « *Tawqī‘at al-sunnā’ ‘alā ātār Miṣr al-islāmiyya* », *BIE* 36, 1953-1954, p. 553-558.

ABDULKARIM 2017

A.F. Abdulkarim, *Building Craftsmen in Mamluk Society (648-923/1250-1517): The Professional muhandis in Context*, thèse de doctorat, Queen Mary University, Londres, 2017.

AMITAI 2001

R. Amitai, « An Arabic Inscription at al-Subayba (Qal‘at Namrūd) from the Reign of Sultan Baybars », dans M. Hartal (éd.), *The al-Subayba (Nimrod) Fortress: Towers 11 and 9*, IAA Reports 11, Jérusalem, 2001, p. 109-123.

AL-QALQAŞANDĪ, *Şubḥ al-a‘şā*

al-Qalqaşandī, *Şubḥ al-a‘şā fī şinā‘at al-inşa’*, 15 vol., M.H. Šams al-Dīn (éd.), Le Caire, 1987.

AL-‘UMARĪ, *Masālik al-abṣār*

al-‘Umarī, *Masālik al-abṣār fī mamālik al-amṣār*, [s. n.], Beyrouth, 1986.

BEHRENS-ABOUSEIF 1995

D. Behrens-Abouseif, « *Muhandis, shād, mu‘allim: Note on the Building Craft in the Mamluk Period* », *Der Islam* 72/2, 1995, p. 293-309.

BEHRENS-ABOUSEIF 2007

D. Behrens-Abouseif, *Cairo of the Mamluks: A History of the Architecture and Its Culture*, Londres, New York, 2007.

BEHRENS-ABOUSEIF 2010

D. Behrens-Abouseif, *The Minarets of Cairo: Islamic Architecture from the Arab Conquest to the End of the Ottoman Empire*, Le Caire, 2010.

68. Van Berchem 1894-1903, p. 186, n. 4.

BEYSANOĞLU 1987

Ş. Beysanoğlu, *Anıtları ve Kitâbeleri ile Diyarbakır Tarihi*, vol. I: *Başlangıçtan Akkoyunlular'a kadar*, Ankara, 1987.

BLOOM 1982

J. Bloom, « The Mosque of Baybars al-Bunduqdârî in Cairo », *AnIsl* 18, 1982, p. 45-78.

BURGOYNE 1987

M.H. Burgoyné, *Mamluk Jerusalem: An Architectural Study*, Buckhurst Hill, 1987.

DURUKAN 2002

A. Durukan, *Anadolu Selçuklu Sanatında Kurucular ve Sanatçıları*, Ankara, 2002.

GABRIEL, SAUVAGET 1940

A. Gabriel, J. Sauvaget, *Voyages archéologiques dans la Turquie orientale. Avec un recueil d'inscriptions arabes*, vol. I: *Texte*, vol. II: *Planches*, Paris, 1940.

GAULMIER 1950

J. Gaulmier, *La Zubda kachf al-mamâlik de Khalil az-Zâhirî*, Beyrouth, 1950.

HAUTECŒUR, WIET 1932

L. Hautecœur, G. Wiet, *Les mosquées du Caire*, Paris, 1932.

HERZFELD 1956

E. Herzfeld, *Matériaux pour un corpus inscriptionum Arabicarum*, deuxième partie: *Syrie du Nord. Inscriptions et monuments d'Alep*, t. I/2: *Texte*, MIFAO 77, Le Caire, 1956.

AL-HUSAYNÎ 2018

F. al-Husaynî, *Diwân al-hatt al-'arabî fi Sûriya: Nuqûš al-'amâ'ir al-mamlûkiyya* (658-922h/1260-1516m.), Alexandrie, 2018.

KAHIL 2006

A. Kahil, « The Architect/s of the Sultan Hasan Complex in Cairo », *ArtAs* 66/2, 2006, p. 155-174.

KARAKAŞ 1987

M. Karakaş, *Şanlıurfa Kitabeleri*, Şanlıurfa, 1987.

KAYA 2023

N. Kaya, *Émergence et développement de l'architecture ayyoubide en haute Mésopotamie (XII^e-XV^e siècles). Éléments pour une histoire architecturale, épigraphique et ornementale*, thèse de doctorat, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2023.

MAYER 1956

L.A. Mayer, *Islamic Architects and Their Works*, Genève, 1956.

MOUTON *et al.* 2018

J.-M. Mouton, J.-O. Guilhot, C. Piaton, *Portes et murailles de Damas, de l'Antiquité aux premiers Mamlouks. Histoire, architecture, épigraphie*, PIFD 293, Beyrouth, 2018.

RABBAT 1998

N. Rabbat, « Architects and Artists in Mamluk Society: The Perspective of the Sources », *Journal of Architectural Education* 52/1, 1998, p. 30-37.

RÂGÎB 2013

Y. Râgîb, « Esclaves et affranchis trahis par leur nom dans les arts de l'Islam médiéval », dans C. Müller, M. Roiland-Rouabah (éd.), *Les non-dits du nom: onomastique et documents en terres d'Islam. Mélanges offerts à Jacqueline Sublet*, PIFD 267, Beyrouth, 2013, p. 247-301, <https://books.openedition.org/ifpo/5764>.

RAVAISSE (éd.) 1894

P. Ravaisse (éd.), *Kitâb zubdat kašf al-mamâlik wa-bayân al-ṭutuq wa-l-mamâlik ta'lif Ǧarsaddîn Halîl b. Šâhîn al-Zâhirî*, Paris, 1894.

ROBINSON (éd.) 1976

B.W. Robinson (éd.), *The Keir Collection: Islamic Painting and the Arts of the Book*, Londres, 1976.

SAUVAGET 1932

J. Sauvaget, *Les monuments historiques de Damas*, Beyrouth, 1932.

SAUVAGET 1947

J. Sauvaget, *La mosquée omeyyade de Médine. Étude sur les origines architecturales de la mosquée et de la basilique*, PIFD 32, Paris, 1947.

SHARON 1977

M. Sharon, « The Ayyûbid Walls of Jerusalem: A New Inscription from the Time of al-Mu'azzam Īsâ », dans M. Rosen-Ayalon (éd.), *Studies in Memory of Gaston Wiet*, Jérusalem, 1977, p. 179-193.

SHARON 1999

M. Sharon, *Corpus inscriptionum Arabicarum Palaestinae*, vol. II, HbOr 30, Leyde, New York, Cologne, 1999.

SHATZMILLER 1994

M. Shatzmiller, *Labour in the Medieval Islamic World*, Islamic History and Civilization 4, Leyde, New York, Cologne, 1994.

SOBERNHEIM 1925

M. Sobernheim, « Die Arabischen Inschriften »,
dans T. Wiegand (éd.), *Baalbek: Ergebnisse
der Ausgrabungen und Untersuchungen in dem
Jahren 1898 bis 1905*, vol. III, Berlin, Leipzig, 1925,
p. 12-40.

TAYMŪR 1979

A. Taymūr, *al-Muhandisūn fi ‘aṣr al-islāmī*,
Le Caire, 1979.

VAN BERCHEM 1894-1903

M. Van Berchem, *Matériaux pour un corpus
inscriptionum Arabicarum*, première partie : *Égypte*,
t. I, fasc. 1-4, MMAF 19, Le Caire, 1894-1903.

VAN BERCHEM 1909

M. Van Berchem, *Inscriptions aus Syrien,
Mesopotamien, und Kleinasiens gesammelt im
Jahre 1899 von Max Freiherrn von Oppenheim*,
vol. I: *Arabische Inschriften*, Leipzig, 1909.

WILLIAMS 2008

C. Williams, *Islamic Monuments in Cairo:
The Practical Guide*, Le Caire, 2008.